

## En vacances avec Caroline, héroïne de la "France périphérique"

*Avec des affects surgis de l'enfance et le sérieux du chercheur, Christophe Meunier, géographe, a pris pour sujet d'étude "Caroline" et les quarante-quatre albums de Pierre Probst publiés à partir de 1953 (un si bon souvenir qu'il enrichit son analyse de nombreux dessins). La bonne idée, c'est la mise en parallèle de Caroline avec la petite Martine, de Marcel Marlier (1954), en robe et souliers vernis, d'un milieu bourgeois, quand Caroline, en ballerines et salopette rouge, incarne cette France qu'on dit moyenne – bien sûr en compagnie, bien sûr de Pouf et Noiraud, Bobi, Youpi, Pipo, Boum, Kid et Pitou.*

L'album *Caroline déménage* en est une illustration : on y voit la démolition de la jolie maison des années 1930 de son enfance, une de ces demeures bon marché apparues grâce à la loi Le Loucheur (1928) lorsque l'on faisait du beau aussi pour les classes populaires (et si chères aujourd'hui). Pierre Probst montre les banlieues charmantes attaquées au bulldozer quarante ans plus tard pour faire place aux immeubles que l'on sait, et voici Caroline héroïne de Christophe Guilluy et de sa "France périphérique". Mais revenons à notre été avec les pages que Christophe Meunier consacre aux vacances, offertes à BibliObs par les Presses universitaires François Rabelais (PUFR), de Tours, à l'origine de ce très bel ouvrage.

. *Caroline, héroïne des Trente Glorieuses*, par Christophe Meunier, Presses Universitaires François Rabelais, 220 pages, 45,00 euros.

### EXTRAIT

"Comme le montre Olivier Lazzarotti dans *Vivent les vacances ! Tourisme et chanson*, les auteurs du mouvement culturel qui entoure les baby-boomers "ne sont ni des jeunes, ni des femmes". Pourtant ce sont eux qui vont construire le capital culturel de toute une génération d'enfants "de la non-guerre et du monde fini". Cette "contre-révolution nationale" qu'est le tourisme pour les jeunes des années 1960 est une démocratisation contrôlée, encore dans le giron de la génération précédente, celle de l'entre-deux-guerres. Pour reprendre notre comparaison avec le personnage de Martine et être volontiers caricatural, si Martine va à l'école, Caroline est très souvent en vacances.

L'album dont le titre évoque directement cette période où les élèves ne vont pas à l'école, *Les Vacances de Caroline*, est le sixième album de la série. Il se déroule à la montagne, à l'occasion d'un camp d'été sous tentes. Les vacances dépeintes par Probst sont des vacances populaires et s'inspirent précisément d'un séjour de Simone dans les Pyrénées, en août 1954, avec *Les Eclaireuses de France*. Ce camp de vacances correspond à la fois à un temps hygiéniste, où la montagne permet aux enfants de "s'oxygéner" sous surveillance médicale (p. 4-5 de l'album) et de se reposer (sieste obligatoire, p. 10-11), et à un temps de loisirs simples tels que la baignade (p. 6-7), la lecture (p. 10-11), la promenade en forêt (p. 12-13) et en montagne (p. 18-19) ou encore une visite culturelle (p. 18-19 et 22-23).

Sur la période considérée, c'est-à-dire entre 1953 et 1969, Probst réalise dix-sept albums de sa série "Caroline". Très clairement, chez Caroline, les vacances d'été occupent une place de choix dans cette première période de la série : onze albums sur dix-sept (environ les deux tiers de la production de la série). Trois thèmes semblent se dégager, faisant référence aux vacances estivales : les loisirs balnéaires, les joies de la montagne et les voyages à l'étranger.

D'après André Rauch, en 1964, un vacancier sur trois ou sur quatre en moyenne séjourne à la mer. Chez Caroline, qui se rend à Cabourg en 1965, les vacances à la mer sont une véritable rupture. L'arrivée se fait sous la pluie et le vent, dans la grisaille et le froid. Le départ se déroule dans les mêmes conditions. Les vacances sont alors une parenthèse : "Les vacances sont finies, le soleil est parti et le ciel devient gris. Adieu vacances, adieu soleil, adieu la mer ! Il faut quitter la plage et la jolie maison... mais nous reviendrons l'an prochain."

En 1965, le philosophe Henri Lefebvre écrit dans *Atlas des voyages* : "Les gens veulent d'abord le départ ; ensuite et surtout, la rupture avec le quotidien, le divertissement, l'évasion ; enfin le repos, la détente, la décontraction. Cette activité moderne ne va pas sans les contradictions qui lui sont propres. Le divertissement réclame des foules, du bruit, qui empêchent le repos et la détente."

.../...

.../...

Pour Caroline, il n'y a aucun moment de repos. La fillette et ses amis brisent le quotidien : baignade agitée, jeux de plage, plongée sous-marine, ski nautique, pêche en mer, chasse aux coquillages et crustacés. L'histoire de *Caroline à la mer* fonctionne en suivant un parcours diégétique, construit une spirale centrée sur le rivage et la maison de bord de mer, là où commence le récit. De la plage (p. 1-2) on passe à la ville côtière (p. 5-6), puis au large (p. 13-14), à l'avant-plage (p. 19-24) soumis aux aléas de la marée pour terminer sur le front de mer (p. 25-26) où la pluie met fin aux vacances. Chez Probst, les vacances se doivent d'être ensoleillées : "Un mois a passé ! Avec un temps merveilleux, avec des jeux, des baignades et des parties de pêche endiablées."

La série a contribué à faire voir des espaces maritimes comme des territoires de loisirs aménagés pour le tourisme. *Caroline à la mer* se passe à Cabourg, ville créée pour le tourisme aristocratique au milieu du XIXe siècle, mais la maison où Caroline séjourne se trouve en réalité à Trouville-sur-Mer, tout comme la jetée en bois sur lequel se trouve le phare rouge. C'est bien toute la côte fleurie normande qui est représentée ici en regroupant au même endroit des lieux distants de parfois plus de cinquante kilomètres.

L'album montre les agréments de ce temps de vacances entre deux temps ouverts sans jamais laisser paraître d'inconvénients comme pourraient l'être la foule, l'agitation et le bruit. La société de consommation est là, très présente chez Caroline. La deuxième planche montre le passage quasi obligé par la boutique d'articles de pêche et de bain, le Bazar de Cabourg, à quelques pas du casino et du Grand Hôtel. Une invitation à dépenser qui participe de l'activité touristique : "Quel soleil radieux, aujourd'hui ! Vite, faisons nos emplettes !"

Dès le XIXe siècle et les débuts des loisirs balnéaires pour la grande bourgeoisie et l'aristocratie, le tourisme est lié à des activités consuméristes (hôtel, casino, spectacles, restaurants...). Ce que nous montre Probst, c'est que les vacances à la mer pour la classe moyenne sont essentiellement une somme d'activités consuméristes qui exigent un équipement spécifique : des campings, des hôtels "meilleur marché", des bazars à souvenirs ou à articles ludiques. Il y a du M. Hulot dans Caroline même si Probst décrit le tourisme de masse dans *Caroline à la mer*, là où Jacques Tati s'en moque dans *Les Vacances de M. Hulot* (1953). "

par Anne Crignon  
(Nouvel observateur - samedi 13 juillet 2024)

<https://www.nouvelobs.com/bibliobs>

## **Caroline : une héroïne en salopette rouge à la mode des Trente Glorieuses**

*L'universitaire Christophe Meunier s'est plongé dans les archives et les albums de Pierre Probst. Il consacre un ouvrage à la place de l'héroïne blondinette dans l'histoire de la littérature jeunesse et à ce qu'elle raconte de son époque.*

Évoquez Caroline auprès de celles et ceux dont l'enfance date des années 1950 à 1970, ils seront nombreux à se remémorer immédiatement sa salopette rouge. Et parions qu'ils essaieront dans la foulée d'égrener les noms des huit amis toujours aux talons de la blondinette, les chiens Youpi, Bobi et Pipo, les chats Pouf et Noiraud, l'ourson Boum, et enfin Kid, le lionceau, et Pitou, la panthère. *Une fête chez Caroline, Le Voyage de Caroline, Caroline aux Indes, La Maison de Caroline, L'Automobile de Caroline, Les Vacances de Caroline, Caroline aux sports d'hiver...*

En quarante-quatre albums sortis entre 1953 et 2007, traduits en quinze langues et vendus à près de 40 millions d'exemplaires, Caroline s'est beaucoup promenée à travers le monde et a participé à l'écriture d'une page de l'histoire éditoriale de la littérature jeunesse française. "C'est une série qui a marqué et qui est marquée par une époque, celle des Trente Glorieuses", résume Christophe Meunier, qui, après avoir consacré en 2014 sa thèse de géographie à la représentation de l'espace et

.../...

.../...

de la spatialité dans les albums pour enfants, publie en ce début d'été un ouvrage entièrement dédié à "notre" Caroline, que l'on pensait reléguée aux vide-greniers.

### *Enfant de classe moyenne*

En 1953, quand paraît le premier album, *Une fête chez Caroline*, la France sort tout juste des privations d'après guerre et s'appête à entrer dans une période plus faste. L'édition jeunesse s'applique, elle aussi, à suivre le même chemin, profitant de surcroît d'un boom démographique. Deux héroïnes font alors leur entrée au même moment : Caroline et Martine. La première est publiée chez Hachette en 1953, avec Pierre Probst (1913-2007) comme auteur et illustrateur, et la seconde l'année suivante, chez Casterman, avec Marcel Marlier comme illustrateur et Gilbert Delahaye comme auteur. "Le contexte de la publication de ces deux séries se ressemble, mais toutes les deux sont assez différentes. Chez Martine, tout renvoie à un modèle très bourgeois, mais les livres s'adressent aux classes populaires dans le but de les faire rêver. Caroline est quant à elle une petite fille de la classe moyenne, dont les grands albums – vendus relativement cher à l'époque – visent les enfants de la classe moyenne, voire "moyenne supérieure."

Au fur et à mesure des livres, les aventures de Caroline sont aussi le miroir de ce que Pierre Probst traverse socialement. "Quand il signe son contrat d'exclusivité avec Hachette, il s'offre le permis de conduire et une voiture, comme celle dont Caroline est fière", relève l'universitaire. Quand il devient propriétaire d'une maison de campagne à retaper, l'auteur écrit dans *Caroline et sa maison* : "Il faudra laver, aspirer, réparer, piocher, cimenter et repeindre mais qu'importe après tout, puisque travailler est si amusant quand on possède une maison des champs." Sa série est au service de l'idéologie des Trente Glorieuses. La société de consommation s'installe, les loisirs se développent. Caroline va à la mer, à la montagne et à la campagne...

"Pierre Probst vient de la publicité et cela se ressent : la construction des images est efficace, il va à l'essentiel, soigne les décors à la façon des réclames des années 1950. Il y a de l'action et l'œil se promène d'un personnage à un autre. " Les albums racontent cette époque : "Je pense à la double page dévoilant une scène au supermarché, ou celle montrant l'urbanisation galopante. L'héroïne quitte un pavillon représenté à la façon de ceux construits dans les années 1930 grâce à la loi Loucheur. Tout autour sortent de terre de grandes et modernes résidences. Les personnages sont mis en scène comme réunis autour d'une tombe, en train d'enterrer le monde d'avant. Pierre Probst s'est installé à La Garenne-Colombes en 1946, et il a été témoin de cette évolution de la banlieue parisienne. " (Christophe Meunier)

Faut-il y voir de la nostalgie ou, au contraire, une ode au progrès et à la modernisation ? Les deux, nous assure le spécialiste ! "Quand Caroline visite la capitale, on y voit autant le Paris d'antan que Beaubourg, qui vient d'être construit. Dans le dessin et le texte de Pierre Probst, rien ne laisse imaginer ce qu'il n'aime pas. En réalité, il manifeste très peu d'opinions dans ses livres. Il veut réjouir les enfants et célèbre l'avènement de la société de consommation. Mais notons aussi que lorsque Caroline voyage, on retrouve la société colonialiste et raciste telle qu'elle est dans les années 1950. Une idéologie transpire aussi dans les pages de l'album consacré à la Russie, publié après la chute du Mur [en 1989, ndlr], et dans lequel il n'y a aucune allusion au communisme. L'héroïne rêve en lisant Michel Strogoff et présente la Russie des tsars. "

### *Une figure plus libérée que Martine*

Si, la plupart du temps, Pierre Probst choisit lui-même le thème exploré, il répond à une commande de son éditeur concernant celui sur l'Europe et " là, c'est vraiment le marché commun qui est vendu aux enfants ! L'intention y est très forte ", insiste Christophe Meunier. Sur la page consacrée à la Belgique, on peut lire que "Caroline et ses compagnons désirent participer au travail des mineurs qui, au fond des galeries, arrachent le charbon dont nous avons tant besoin".

Si modernité il y a, elle se trouve davantage du côté de la représentation de l'héroïne. Et, sur ce thème, Caroline est réellement une figure bien plus libérée que Martine. "À sa manière, elle brouille complètement les stéréotypes de genre et réussit à compter autant de lecteurs masculins que féminins. Cela fait partie des questions que j'aurais aimé poser à Pierre Probst [décédé en 2007, ndlr] car on ne sait pas vraiment si c'est volontaire ou pas."

.../...

.../...

Mais cette pointe de féminisme n'aura pas suffi à faire de l'héroïne un classique, dans le sens où son intemporalité ne s'est pas imposée au fil des années chez les lecteurs. Inéluctablement, les ventes ont diminué, et les enfants d'aujourd'hui ne la connaissent pas. Les rééditions récentes, comme le dernier *Caroline sur la Lune*, jouent davantage sur la mode des albums vintage destinés à des lecteurs devenus adultes...

*par Raphaële Botte*  
(Télérama – jeudi 11 juillet 2024)

<https://www.telerama.fr>

## **Caroline de Pierre Probst : portrait d'une héroïne des Trente Glorieuses**

*Après la Seconde Guerre mondiale, la bande dessinée a connu un développement important à travers des journaux pour jeunes comme Tintin, Spirou, Mickey, Pif Gadget, etc. et des albums édités par Dupuis, Casterman, Le Lombard et Dargaud. Mais les héros en étaient quasiment exclusivement masculins et les lectrices n'avaient aucun modèle d'identification possible. En marge de la BD, certains éditeurs ont développé des séries d'albums illustrés mettant en vedette de jeunes héroïnes, que dévoreront plusieurs générations de baby-boomeuses. C'est ainsi que sont nées Martine en 1951 (publiée par l'éditeur belge Casterman) et Caroline en 1953 (publiée par l'éditeur français Hachette), qui est le sujet de cette très intéressante étude.*

Le sous-titre situe d'emblée le propos de l'auteur : Héroïne des Trente Glorieuses. Il fait référence à un célèbre ouvrage de l'économiste Jean Fourastié, paru en 1979, intitulé *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1945 à 1975*.

L'auteur, Christophe Meunier, docteur en géographie, décortique les 44 albums écrits et dessinés par Pierre Probst (1913-2007), avec une grande virtuosité et un humour certain de 1953 à 2007. Dans cet épais ouvrage de plus de 200 pages, au format carré, richement illustré en couleurs, il nous livre son travail de thèse universitaire. Minutieusement documenté, celui-ci relate les débuts dans l'édition de Pierre Probst, ses premiers albums chez Hachette, les réunions de travail et les recherches de personnages qui ont mené à la naissance de cette jeune fille dynamique et intrépide à la salopette rouge.

Il énumère avec beaucoup de pertinence les ressemblances mais surtout les différences (autant physiques, que psychologiques, graphiques et sociologiques) entre ces figures "concurrentes" que sont Caroline et Martine. Comme le ferait un historien d'art, il entreprend des analyses visuelles approfondies de doubles pages de certains albums. Il repère des variations révélatrices effectuées par l'illustrateur au cours des réimpressions. Et surtout, il met brillamment en parallèle les sujets traités au fil des albums et l'évolution de la société française entre 1945 et 1975, pendant cette "révolution invisible" qui va de la pénurie de l'après-guerre à l'abondance des années soixante-dix : les transports, les vacances, les voyages, les loisirs, la consommation, l'urbanisme, etc. Il pointe enfin les sympathies pro-américaines et les aversions anti-soviétiques de l'auteur, ainsi qu'un colonialisme et un racisme sans doute inconscients, comme chez d'autres créateurs à l'époque - chez Hergé par exemple.

La lecture de cette somme est passionnante, même si certains passages n'évitent pas un langage universitaire parfois un peu hermétique et l'emploi de néologismes difficiles à comprendre pour le grand public. Une bibliographie exhaustive de l'œuvre de Pierre Probst complète l'ensemble.

Ce livre est le dernier-né de la très sérieuse collection "Iconotextes", (23 titres parus) qui accueille des travaux consacrés à la bande dessinée, à l'album, et plus généralement à toutes les formes de création qui combinent le texte et l'image.

*par Benoît Marchon*  
(Actua BD – lundi 19 août 2024)

<https://www.actuabd.com>